

Patrice Robin

**Le Commerce
du père**

**PATRICE
ROBIN**

P.O.L

Mon père a été pendant trente ans « le quincaillier de la grand-place ». Que j'aie préféré, moi, son fils unique, l'écriture, le chômage, les petits boulots à un emploi stable l'a blessé et nous a éloignés l'un de l'autre. Nous nous sommes quittés ainsi et j'en serais peut-être resté là si je n'avais découvert un jour, par hasard, ses premiers carnets de commerce et son agenda de l'année 1965.

Patrice Robin

Le Commerce
du père

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

à Manu et Raph
à D

Seul le bout des doigts est en contact, on n'agrippe que les détails. C'est ainsi qu'il faut graver la paroi.

Volker Braun

Table

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

L'auteur remercie Passa Porta, Maison internationale des littératures à Bruxelles, pour la résidence qu'il lui a été accordée.

Mes parents ont tenu une quincaillerie pendant trente ans dans une petite ville du nord des Deux-Sèvres. La soixantaine approchant, mon père a suivi les conseils d'un de ses amis, directeur d'agence bancaire, et fait quelques placements pour se constituer une retraite complémentaire. Ces dispositions prises, ma mère et lui ont acheté une maison avec sous-sol et jardin à quelques centaines de mètres du magasin, l'ont fait aménager à leur goût et s'y sont installés dans les jours qui ont suivi la cession définitive du commerce, le 31 décembre 1985.

Datée du 24 janvier 1986 et retrouvée dans mes archives, une attestation de l'Assedic du Havre m'informant que je dois porter sur ma déclaration fiscale, au titre d'allocations perçues l'année précédente, vingt mille trois cent quatre-vingt-douze francs et soixante-dix-sept centimes. Cette somme m'a permis de payer pendant six mois le loyer de mon studio et de m'y enfermer pour mettre en chantier mon premier roman.

J'ai conservé depuis cette époque tous les documents administratifs ayant rapport de près ou de loin avec mon quotidien de travailleur chômeur écrivain : contrats de travail, bulletins de salaire, soldes de tout compte, notifications de décisions, lettres de rappel, demandes de prêts bancaires, commandements de payer, sollicitations de crédits d'urgence, fins de non-recevoir multiples et attestations variées.

Il est précisé sur celle de l'Assedic que j'ai été en 1985 cent soixante-treize jours au chômage dont quatre-vingt-dix en allocation de fin de droits. L'urgence est donc pour moi, en ce début 1986, de retrouver un emploi. Le 11 février, je signe un contrat de travail avec une maison de quartier qui m'embauche, pour quatre mois, en qualité de responsable des ateliers artistiques. Je dois ce recrutement au fait que j'ai terminé, un an plus tôt, une formation d'animateur socioculturel. Une activité, ai-je pensé, que je pourrai exercer entre deux romans pour me refaire une santé financière et rouvrir mes droits au chômage.

En attendant la réalisation du second objectif, je m'emploie à atteindre le premier, persuade d'abord mon employeur de me délivrer une attestation de travail sans y préciser que je suis en contrat à durée déterminée, puis ma banque de me faire un prêt. J'obtiens quinze mille francs remboursables en trente-six mois. Dans la case *Objet du financement*, le prêteur a écrit *Trésorerie*.

Celle-ci semble loin d'être remise à flot puisque, par bordereau du 9 mai, ma mère fait transférer sur mon compte la somme de douze mille trois cent trente-six francs et quarante-cinq centimes, capital et intérêts de sept bons anonymes lui appartenant en propre. Une discrète transaction qui lui évite de mettre mon père au courant.

Elle l'informe par contre, un mois plus tard, qu'elle désire me donner procuration sur leur compte de banque. Au cas où il nous arriverait quelque chose, dit-elle lors du week-end de juin où je viens fêter avec eux leur retraite. Mon père ne fait pas de commentaires.

Il n'en fait pas non plus quand il la voit me glisser chaque année, pour Noël ou mon anniversaire, e

plus du traditionnel pantalon neuf ou nouveau pull dont j'ai grand besoin, une enveloppe avec quelques billets dedans.

Il ne me pose jamais de questions sur ma vie et ne m'a pas laissé le temps de parler un jour où l'on me demandait ce que je faisais maintenant comme métier. Dans la culture, s'est-il empressé de répondre avant de changer de sujet.

Un reportage à la télévision un soir, sur un cirque. Le chapiteau est planté près d'un grand chantier dans la banlieue parisienne. Le terrain est boueux. Tout le monde mange dehors, sous une toile tendue au milieu des caravanes. Une fille a gardé ses gants et son bonnet de laine. Le ciel est nuageux. À quatorze heures, une 504 tractant une caravane entre dans le camp. C'est un père, agriculteur, qui amène à son fils, trapéziste au cirque depuis un an, de quoi se loger. Le père descend de voiture, allume une cigarette et regarde autour de lui. On voit des bidons, des palissades, une grue dans le fond, encore de la boue. La caméra s'approche et le journaliste demande au père ce qu'il pense de tout ça, il montre le chantier, la boue. Le père répond que son fils a toujours voulu être trapéziste, qu'il est arrivé ici tout droit suite après avoir terminé l'École du cirque de Châlons, qu'il suffit de voir combien il est heureux maintenant.

À ma mère, parfois, je tente de dire mon désir d'écrire, la nécessité que j'ai, à cause de cela, de ne pas prendre d'emploi régulier, de me ménager des plages de chômage. Nos conversations ont toujours lieu dans le secret de sa cuisine et, invariablement, elle les conclut en me demandant de ne pas dire un mot de tout ça à mon père.

Ce n'est donc pas chez eux qu'au début de l'été, à la fin de mon contrat, après réouverture de mes droits au chômage *pour une durée de 91 jours au taux journalier de 95,86 F*, je pars écrire, mais chez un ami animateur et campagnard. D'où je reviens, deux mois plus tard, avec les cent premières pages de mon manuscrit.

Mon héros, un homme d'une trentaine d'années, vit seul dans un grand port de commerce où il tente d'entre deux petits boulots, de se trouver un avenir. De son passé, on ne sait rien. Page cent, il entre dans une quincaillerie de quartier pour y acheter un ouvre-boîte. Sa gorge se serre en entendant la clochette de la porte d'entrée et son cliquetis de cylindres métalliques. L'apparition d'un petit vendeur d'une douzaine d'années à travers le rideau de lanières plastiques multicolores séparant le magasin de la cuisine lui fait battre le cœur. Une voix de femme, venue de l'étage et le priant de patienter, entraîne sa sortie précipitée. Je l'ai laissé, debout sur le trottoir, adossé au mur et pleurant.

Je l'envoie se consoler dans un bar du port de pêche ce soir-là. C'est là où je viens chercher de la compagnie de temps à autre. Lorsque j'en trouve, au bout de quelques minutes, je lui demande ce qu'elle a fait dans la vie dans l'espoir de la voir me retourner la question. Quand c'est le cas, je bois une gorgée de bière, tire sur ma cigarette, l'écrase dans le cendrier et glisse, en soufflant la fumée, que j'écris. Plus tard, je l'autorise à troubler pour une nuit, pas plus, mes hautes solitudes. Et me console, en cas de refus, en pensant que je dois me consacrer entièrement à mon roman.

Mon héros, après quelques bières, lie conversation avec une artiste peintre qui l'invite à finir la soirée chez elle et le renvoie à l'heure du petit déjeuner. Il traîne sa tristesse tout le long du jour puis, le soir, écrit un mot très court à sa mère, dit qu'il va bien et lui donne son adresse. La réponse arrive par retour. Elle est immensément heureuse d'avoir de ses nouvelles, eux aussi vont bien, ils viennent de prendre leur

retraite, ont vendu le magasin. Il peut venir les voir quand il voudra. Il leur téléphone un mois plus tard et annonce sa visite prochaine. Un dialogue d'une dizaine de lignes entre le fils et la mère pour rompre un silence de plusieurs années.

À cette époque, j'appelle mes parents chaque dimanche aux environs de treize heures. Quand c'est mon père qui décroche, nous échangeons quelques mots, toujours au sujet du match de football qu'il y a à voir l'après-midi, des chances du club local dont il est, depuis des années, l'un des principaux dirigeants. Puis il me passe ma mère. Qui s'inquiète du temps qu'il fait chez moi, m'informe de l'état du ciel au-dessus de sa tête, de celui de ses plantations, me donne des nouvelles de la famille, des voisins et de mes copains d'enfance enfin, la plupart installés à leur compte dans le bâtiment et à la tête d'entreprises florissantes.

Fin septembre, l'Assedic me notifie mon entrée en allocation de fin de droits, pour trois mois encore, mais cette fois *au taux journalier de 64,12 F*. Je me mets en quête d'un appartement moins cher. Un ami me propose une sous-location. Le minuscule studio a été aménagé dans un grenier, le jour y entre par un trou. Vasistas, il y flotte une odeur aigre, la douche fuit, la porte d'entrée est une simple planche de contreplaqué, celle de l'immeuble ne ferme pas et il n'y a pas de caution à verser. J'accepte et me rassure devant ma machine à écrire.

De retour chez ses parents, l'émotion des retrouvailles passée, mon héros s'entretient avec sa mère, ne lui cache rien de ses petits boulots et difficultés. À l'heure du repas, quand son père l'interroge sur le même sujet, il répond projets de formation, espoirs de promotion, désirs de responsabilités. Comme moi et en invoquant les mêmes raisons, ses parents lui donnent procuration sur leur compte en banque. Contrairement à moi par contre, qui ne l'ai jamais fait, mon héros boit plus que de raison un soir, et part le lendemain sans prévenir, tant il a envie de fuir les persiennes baissées partout en pleine journée, de retrouver le soleil dehors, tant la certitude le submerge à nouveau qu'il ne pourra devenir lui-même qu'à un grand loin d'eux.

Je passe, en ce milieu d'automne, des journées entières sur le port de commerce, marche le long des quais, note le nom des porte-containers, me renseigne sur leur destination. Observe aussi, des heures durant, un jeune homme faisant la manche en bas de chez moi. Décide finalement de renvoyer mon héros dans sa petite ville d'enfance où, profitant de l'absence de ses parents, en voyage pour une semaine et injoignables, il vide leur compte en banque.

Fin novembre, ma carte bleue est avalée par un automate et mon banquier me somme, par lettre recommandée, de lui restituer mon carnet de chèques. J'attends pendant quinze jours, chaque matin l'officialisation de mon interdiction bancaire, pour deux ou cinq ans, crois-je savoir, avec la certitude qu'elle sera notifiée également à la banque de mes parents et annulera automatiquement la procuration que j'ai sur leur compte. Le souffle coupé en imaginant mon père apprenant la nouvelle.

Rien ne se produit, mon interdiction n'est transmise ni à la Banque de France ni dans les Deux-Sèvres. Reste que, disposant désormais uniquement de l'argent qu'on veut bien me donner, je suis contraint, en mi-décembre, d'aller quémander une aide auprès d'une assistante sociale. Dans la salle d'attente, un homme avec des sacs plastique, un autre complètement ivre, des gosses qui hurlent, une femme enceinte couverte de bleus. En sortant du rendez-vous, avec l'accord pour l'allocation, j'ai le sentiment, pour la première fois, de limites à ne pas franchir pour un fils unique de petits commerçants qui, en cas de grand danger, aura toujours le recours d'aller frapper à leur porte.

Fort de mes mille deux cents francs mensuels accordés pour trois mois au titre de la lutte contre pauvreté, je me remets à mon roman, pour le terminer cette fois. Mon héros passe une semaine contempler le sac débordant de billets posé sur son lit, laisse le téléphone sonner pendant dix minutes soir du septième jour, écoute la voie brisée de sa mère sur le répondeur quelques heures plus tard, envisage cette nuit-là de prendre un cargo pour les Amériques, rapporte l'argent à la banque, enfin, lendemain matin, insiste pour qu'on prévienne immédiatement l'agence de ses parents dans la petite ville. À midi, quand le téléphone sonne de nouveau, il décroche cette fois. C'est un hôpital. Sa mère s'est suicidée à l'aube.

L'épilogue est écrit dans les jours qui suivent, mon héros, deux années plus tard, faisant la manche sur le trottoir d'une ville inconnue. Du père, pas un mot dans cette fin de roman.

Début 1988, je lis en une heure un livre qui me bouleverse. J'écris à l'auteure le soir même. Quoi ? Je ne sais plus. L'impression étrange de ne l'avoir jamais su. Je ne sais si je lui parle du récit que je viens de refermer, l'histoire de sa mère si semblable à celle de la mienne, ou de son livre précédent, lu six mois auparavant, sur son père cette fois, « frère » du mien. Seule indication sur le contenu de ma lettre, qu'elle me répond, trois semaines plus tard, de notre douloureuse et commune séparation du premier monde, du sentiment d'étrangeté que cela donne, de l'écriture, une conquête sur ce mal-être, dit-elle, le lieu où l'on peut espérer être enfin à sa place. Bien qu'elle dise, en conclusion, rester à ma disposition si je désire un conseil, je ne lui demande pas de lire mon roman. J'ai, pour l'heure, d'autres préoccupations.

Quatre mille trois cent trente-six francs de dettes au Trésor public. En impôts sur le revenu et taxe d'habitation de l'année précédente. Un total exactement de cent francs supérieur au net à payer qui figure sur mon bulletin de salaire de ce mois de janvier. Désirant rompre avec le cycle contrats à durée déterminée chômage, j'ai trouvé un poste fixe d'animateur dans une MJC, deux jours et demi par semaine. Assez de temps pour écrire, assez d'argent pour vivre, ai-je pensé. Je n'ai réussi, en un an, ni à mettre en route un nouveau roman ni à rester dans les limites de mon budget.

Un organisme de crédit m'octroie cinq mille francs remboursables en un an, avec lesquels je règle mes dettes le 30 mars, date inscrite par mes soins sur les deux imprimés. L'appel d'acompte provisionnel de l'année en cours, à payer, lui, avant le 15 février, est resté vierge, mis en attente.

Une fois les affaires urgentes réglées, j'envoie mon manuscrit à l'auteure. Elle me le retourne quatre jours plus tard accompagné d'une longue lettre. Après avoir souligné en introduction qu'il y a dans mon roman une angoisse cachée et quelques idées, le retour chez les parents, l'argent volé, elle se livre à une longue analyse de mon travail dont il ressort que mon livre n'est pas publiable en l'état. Je m'assois, pose la lettre quelques secondes, inspire profondément puis reprends ma lecture. *D'un autre point de vue* ajoute-t-elle, *à l'origine même de ce qui vous fait écrire, il me semble que le travail sur vous-même n'a pas été poussé assez loin.* La lettre me tombe des mains.

La pièce suivante, retrouvée dans mes archives, un bulletin de salaire établi par une société de presse atteste de mon découragement. J'ai accepté un deuxième emploi, dans un hebdomadaire local et gratuit. J'y rédige l'agenda culturel. Quand je ne suis pas à la MJC, je parcours la ville, collecte les programmations des théâtres, maisons de quartier, salles de concert et de cinéma. Le samedi, je fais une interview. Le dimanche, je la rédige. Je n'ai plus une seconde pour penser aux mots de l'auteure. À mes questions. Travailler encore ? Dans quelle direction ? Renoncer à envoyer mon roman aux éditeurs ? Passer à autre chose ? Quoi ? Comment ?

Jusqu'à un dimanche soir de la fin mai, où, mon travail de pigiste achevé, je reprends la lettre de l'auteure, la relis prudemment parce qu'elle m'est encore extrêmement douloureuse, m'arrête sur les dernières lignes, l'écriture comme ultime état de la recherche intérieure, les conseils, distance, lucidité, relis trois fois la toute fin, chercher sa propre voix, ce que l'on a à dire soi.

Au début de l'été, je tape soigneusement en lettres capitales, au beau milieu d'une feuille blanche, le titre de mon nouveau roman : « Noce avec chansons et enfant ». La noce, celle d'une cousine. Les chansons, toutes les rengaines chantées ce soir-là par les invités. L'enfant, moi, bien entendu, fil rouge et héros de l'histoire, petit chanteur d'un soir, destiné, il en est convaincu, à devenir une immense vedette. J'ai craint un temps que cette histoire ne soit jugée démodée, mais dû me résoudre à accepter la vérité, ces choses plus personnelles, je n'en ai pas. Bien forcé de reconnaître, lucidité toute neuve oblige, qu'un air populaire entendu à la radio me replonge inmanquablement au cœur de mon enfance. Ajouté à cela mon Ouest et ses coutumes locales, je tiens là, j'en suis sûr, un vrai et grand sujet. Mon sujet.

Commence alors une ère nouvelle. En août, mon adresse a changé sur mes bulletins de salaire. J'ai quitté mon grenier pour un appartement dans un vieil immeuble du centre-ville, m'y suis mis en ménage avec mon amie du moment. L'escalier fleure bon l'encaustique. L'appartement aussi. Nous disposons d'une chambre supplémentaire sous les toits. J'y installe ma table de travail, un lit et une nouvelle machine à écrire, payable en trois fois, une « Brother », idéale pour plonger dans les histoires de famille.

Afin de ne pas laisser les soucis financiers m'éloigner de l'écriture, je prends soin également d'entourer, au bas de l'avis d'imposition sur les revenus de 1987, dont je n'ai pas commencé à payer le premier centime, la mention *majorable après le 15/9/88*, pour penser à aller négocier un échelonnement de ma dette.

Je rends visite à mes parents enfin et rapporte une cargaison de photos jaunies, menus de noces, recueils de chansons. Pose quelques questions à ma mère sur cette époque et prends dans la penderie un vieux pardessus de mon père pour mes promenades d'écritain et les fraîches soirées à venir dans ma chambre sous les toits.

Profitant de mes congés, je m'assois devant ma machine à écrire, persuadé de trouver, derrière moi, une petite voix de chanteur de noce, les premiers balbutiements de ma voix d'écritain. Dès les premières pages, c'est une autre voix qui surgit, celle de ma grande famille, celle de mes parents. Noms chantants, plats, textes de rengaines, expressions typiques, pas un souffle, pas une seconde de mes noces d'enfance ne manque à l'appel. Tout est là, au fond de moi, intact. J'ai du mal, souvent, à contenir le flot. Mon émotion aussi, parfois, au souvenir de mes père et mère à l'heure de l'apéritif, elle en capeline et fumant sa cigarette mentholée, lui, cheveux soigneusement crantés et arborant Ninas.

Je viens fêter son soixante-cinquième anniversaire début octobre. Parce qu'il se met doucement à la lecture depuis sa retraite, dit parfois s'intéresser à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, je lui ai acheté un ouvrage sur l'Occupation et, dans la perspective de lui offrir, au fil des années, toute la collection, j'ai souscrit un abonnement chez France Loisirs. Quand je reviens à la mi-novembre, il n'a pas dépassé le premier chapitre du livre et, entre-temps, en a lu un autre sur le même sujet, prêté par un de ses voisins, plus facile à lire d'après lui. À mon retour au Havre, je coche dans mon agenda, six mois à l'avance, la date à laquelle il me faudra envoyer la lettre recommandée pour résilier mon abonnement.

Au Noël suivant, plutôt que l'habituel album des meilleurs footballeurs de l'année en photos pleines page, je lui offre un récit sur la vie d'un forgeron. Il a appris et exercé ce métier avant de prendre la quincaillerie, continué à forger, de loin en loin, des outils pour répondre à des demandes spécifiques de clients. Il n'ouvrira le livre que quinze jours avant que je revienne les voir, pour le commencer avant mon arrivée, quand même, dira-t-il à ma mère. Elle me répétera ça au téléphone, si fière de l'attitude paternelle que je ravalerais ma colère.

Le père de mon petit héros, lui, laisse éclater la sienne en fin de banquet quand, une fois de plus, son frère cadet, le fonctionnaire de la famille, s'en prend aux patrons, à leurs comptes en banque de voleurs ajoutant à la liste des privilégiés, ce soir-là, pour faire bonne mesure, les commerçants accusés de mettre dans leur poche la toute nouvelle TVA.

Il est question de cette taxe sur la couverture de la déclaration simplifiée des revenus que je reçois au début de l'année 1989. Son taux a été réduit, dit le ministre, pour, en cette année du *bicentenaire de la Révolution qui nous rappelle les principes de justice et de solidarité inscrits dans la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen*, alléger la fiscalité pesant sur la consommation et la vie des ménages. Le mariage a vécu. Ma compagne, lassée de me voir passer mes nuits et week-ends dans la chambre sous les toits, s'en est allée. Je paye désormais la TVA tout seul et apprécie la mesure.

Tout comme j'approuve le rétablissement de l'impôt sur la fortune, *afin d'aider les plus démunis*. Mes affaires périclitent à nouveau. Quelques preuves retrouvées dans mes archives : le solde de tout compte de mon emploi de pigiste pour cause de fermeture de l'hebdomadaire, une lettre de rappel de mon propriétaire relative à deux loyers impayés et le nouvel appel d'acompte provisionnel dont la date limite de règlement, le 15/2/89, n'est même pas entourée, juste discrètement cochée.

Mais qu'importe, je suis bien au-delà de tout cela en ce début de printemps, j'écris la fin de ma Noces le garçon d'honneur essayant de forcer le père de mon petit héros à se lever de table pour chanter, alla même, malgré ses refus répétés, jusqu'à secouer sa chaise, au risque de l'en faire tomber, s'attaquant à la mère ensuite sans plus de succès, se tournant vers le fils enfin, qui, lui, ne demande que ça et, depuis quelques instants, attend le cœur battant de pouvoir voler au secours de ses parents. J'écris sa fierté de le représenter, son triomphe au-delà de toutes ses espérances et le sommeil qui l'emporte, pour finir, sur un banc de la salle de bal, pendant que ses parents valsent au son de l'accordéon, sa mère en robe légère menton porté haut, son père en bras de chemise et lèvres doucement pincées.

Les premières lignes de l'auteure sur l'évolution de mon inspiration et de mon travail me remplissent de fierté. En lisant la suite, justesse des descriptions, absence de jugement, compréhension du monde de mon enfance, mon corps tout entier se détend. Et ce n'est ni la difficulté qu'elle souligne d'être retenu par une maison d'édition avec ce manuscrit tel qu'il est ni la principale modification qu'elle me suggère de réduire l'importance du petit personnage pour en donner plus aux autres, qui diminuent mon immense satisfaction d'avoir réussi à raconter, un peu, ceux dont elle disait dans sa toute première lettre qu'ils sont *la vraie famille, celle qu'on a aimée et rejetée, celle qu'on a l'intérieur de soi, toujours, même quand elle s'est effacée, la famille avec qui on ne pouvait pas parler, dont on ne pouvait pas parler non plus.*

Mon père a été opéré d'une tumeur de l'intestin durant l'été 1989. La veille de l'intervention, nous avons passé l'après-midi à son chevet ma mère et moi. Un peu avant notre départ, il a murmuré qu'il ne se réveillait pas, parfois on ne se réveillait pas, parlé de bien faire les affaires après au cas où... Puis il a pleuré un peu. Ma mère aussi et elle lui a pris la main. Ma gorge s'est nouée. Après, il y a eu un petit moment de silence. C'était un jour de pluie. J'ai regardé le ciel sombre à travers la vitre, puis mon père, pensé que je devais lui parler de moi, de ma vie d'écrivain, avant qu'il ne soit trop tard et, en même temps, su que ça n'était pas le moment. Alors à mon tour, je lui ai touché la main, une seconde, du bout des doigts.

Quelques mois après sa sortie de l'hôpital, il a fait savoir à ma mère qu'il désirait me voir porter une chevalière après sa mort. Nous avons les mêmes initiales. C'est une chevalière en or avec un *PR* gravé. Je n'avais pas du tout envie de porter cette bague, me suis fait du souci pendant quelque temps en pensant que ce serait peut-être une de ses dernières volontés.

Je travaille maintenant pour une association regroupant des salles de cinéma situées dans l'ouest de la France. Le siège social est basé à la Maison de la Culture du Havre. J'y ai mon bureau. L'ancien animateur de MJC que je suis franchit avec fierté chaque matin le seuil de la plus prestigieuse institution culturelle de la ville. J'ai envoyé une photo de l'imposant bâtiment à mes parents sans préciser que j'y passe mes journées, au rez-de-chaussée, dans une ancienne réserve sans fenêtres que l'on m'a aménagée.

Heureusement, je prends l'air de temps à autre, visite les programmeurs adhérents et ne manque pas lorsque je me rends à Angers, Nantes ou Poitiers, de faire un détour par les Deux-Sèvres.

Une fois par mois, je vais à Paris, assister à des projections et des réunions. Elles sont animées par l'épouse d'un journaliste de télévision. Mes parents guettent son mari au journal de vingt heures et ma mère me demande de leurs nouvelles.

Je suis allé au festival de Cannes aussi. En avion. La veille, j'ai téléphoné à mes parents pour leur donner l'heure de mon vol. À Cannes, si je veux, je peux louer un smoking, monter les marches et m'asseoir derrière une star. On ne demande pas à quelqu'un qui peut faire ça combien il gagne. Mon salaire net, pour trois jours par semaine, est de quatre mille huit cent soixante-sept francs.

Cela me suffit depuis que je vis en colocation avec un ami. Pas une lettre de rappel dans mes archives de l'année 1990. Loyer, impôts, électricité, téléphone, tout est payé en temps et en heure, soigneusement annoté, date et numéro de chèque.

Un soir où je suis de passage chez mes parents, j'informe mon père, en rentrant de faire des courses, que je viens d'offrir un verre à l'un de ses amis au café des Sports. Après quelques secondes de silence, il me demande si c'est bien moi qui ai payé. Je le lui confirme.

On m'a téléphoné en sa présence, un jour, pour me faire part de la non-attribution d'une subvention. J'en étais contrarié. Le téléphone à peine raccroché, il s'est inquiété de savoir si j'avais fait une erreur. Je n'ai rien répondu. Plus tard, dans ma chambre, j'ai demandé aux rideaux de me faire confiance, une fois

juste une fois.

J'ai rencontré D à Cannes. Depuis nous nous voyons à Paris ou ailleurs, passons quelques jours ensemble. Quand je ne suis pas avec elle, je lui téléphone deux ou trois fois par jour, à Lille, où elle vit et travaille, lui écris de longues lettres aussi, certains soirs, dans ma chambre sous les toits, avant d'allumer ma Brother.

Parce que l'auteure, après avoir émis des réserves sur la deuxième version de ma noce, m'a conseillé d'en faire un scénario, j'ai fait lire mon manuscrit à deux jeunes cinéastes. En vain. Peu avant l'été 1991 c'est à un ami d'amis, assistant producteur à la télévision, que j'envoie mon roman. Il me demande, après lecture, de travailler à l'adaptation de quelques scènes pour présenter le projet au service fiction de la chaîne, me fait miroiter un gain important en cas d'acceptation. Je m'y mets sans attendre.

Seul, privé de D, partie pour le mois d'août en famille, je me réfugie chez mes parents pendant les vacances. Un samedi, mon père est invité à un apéritif organisé par les anciens élèves de sa classe de certificat en l'honneur de leur vieil instituteur. Je lui propose de l'accompagner, avec l'idée de trouver peut-être, dans l'assistance quelques personnages pour l'adaptation de ma noce à l'écran. C'est mon père que j'observe. Il va de l'un à l'autre, avec cette allure à la fois modeste et fière que je lui connais depuis toujours, seul commerçant au milieu de ses camarades restés ouvriers, paysans ou artisans, proche d'eux mais différent, installé à la ville voisine, propriétaire. Un peu avant la fin de la soirée, il parle quelques instants avec son instituteur. Je me tiens à l'écart dans l'espoir qu'il m'appelle. En vain. Dans la voiture, au retour, le désir violent d'être un fils qu'on présente à son vieil instituteur.

D, contre toute attente, interrompt ses vacances familiales à la mi-août et décide de venir me rejoindre pour une semaine chez mes parents. Mon père lui donne du Madame le premier jour, entretient conversation à table, donne son avis sur tout. Plus tard, il dit à ma mère qu'elle est très simple et a la tête sur les épaules. La femme idéale pour son fils, ai-je plaisanté.

Le lendemain, au petit déjeuner, D et moi le trouvons assis en tricot de corps à la table de la salle à manger, mangeant sa soupe et écoutant les pronostics du tiercé à la radio. Le dimanche suivant, je m'arrange pour reculer l'heure de notre lever.

Nous avons à nouveau séjourné chez eux à la Toussaint et pour Noël. Les deux fois, ils sont venus nous chercher à la gare de Cholet. Je prenais le volant. D, assise près de moi, me posait des questions sur les bourgs que nous traversions. Quand j'ignorais la réponse, je demandais à mon père. Je le regardais dans le rétroviseur. Il écoutait attentivement puis se penchait vers D pour la renseigner précisément. Je pensais à mes visites précédentes, aux quelques mots échangés avec lui au sortir de la gare, puis à notre silence ensuite.

Quand il parlait de ses anciens clients à table, souvent je l'interrompais pour expliquer à D de qui il s'agissait. Au fil des repas, il a pris l'habitude de faire lui-même les présentations, à sa manière, en précisant, après le nom de famille, le lieu d'habitation, ferme ou bourg.

D avait du mal à le comprendre à cause de son léger accent, de mots qu'il confondait aussi, *énergique* avec *allergique*, ou transformait, *égrandir* au lieu d'*agrandir*, erreurs que j'avais tenté de lui faire rectifier plus d'une fois, en vain. D le faisait répéter. Après, quand il n'était pas sûr d'un terme, il lui demandait « C'est français ça ? »

Elle a ri le jour où, parlant des gens du voyage qui s'installaient sur la grande place devant quincaillerie, il les a appelés, comme il le faisait depuis quelques années, « les manuscrits ». Ce que je n pouvais m'empêcher de mettre en rapport avec mon état précaire d'apprenti écrivain, autant dire d « manouche ».

D m'a dit un soir qu'elle appréciait sa conversation, ses histoires pleines de vie, et fait remarquer que la plupart du temps, à table, sans m'en apercevoir, je lui tournais légèrement le dos. Lors de mes visites suivantes, je me suis efforcé de rectifier la position.

À la gare de Cholet, un petit père en anorak et casquette accueille son grand fils. J'ai observé le fils dans le train, son regard décidé, ses cheveux courts, une école militaire peut-être. Le petit père se hisse sur la pointe des pieds pour embrasser son grand fils. Un quart de seconde, comme de la crainte sur le visage du petit père, mélangée à demi-sourire, du bonheur retenu. Leurs regards ne se croisent pas.

Je mange seul dans une brasserie près de la gare Montparnasse, vais chez mes parents pour le week-end. À la table voisine, un père et un fils discutent. Le fils semble avoir des ennuis. À un moment, son père le traite d'idiot puis, plus tard, lui dit : « Tu te fous de ma gueule ! » Ils mangent tous deux avec appétit, du couscous, boivent du vin rouge. À quatorze heures, le fils se lève. Le père lui tapote l'avant-bras du bout des doigts et finit son repas seul, sans se presser, secouant la tête de temps à autre, souriant doucement comme s'il pensait avec tendresse : « Quel con ! »

D et moi avons décidé de vivre ensemble. J'ai accepté le poste d'assistant proposé par la femme de journaliste, trois jours par semaine à Paris, dans l'association nationale, puis me suis mis en quête d'un appartement à Lille. Parce que je n'avais pas le premier centime pour payer notre installation, parce que je voulais éviter à D, en instance de divorce, des soucis supplémentaires, je me savais contraint de solliciter l'aide de mon père, étais tout entier glacé à la pensée de devoir lui avouer mon impuissance à gérer seul ma vie, à presque quarante ans.

Je n'ai pas eu le courage d'aborder le sujet début août, lors de notre premier passage chez eux sur la route de l'océan. Ce n'est qu'au retour, la veille de notre départ, que je me suis décidé. Mon père lisait le journal assis à la table de salle à manger. Je suis resté debout, ai parlé très vite. Il n'a pas fait de commentaires, a juste appelé ma mère, retranchée dans sa cuisine, pour lui demander de m'accompagner à la banque l'après-midi et de faire le nécessaire pour que me soit versée la totalité du plan épargne qu'ils avaient ouvert pour moi à la fermeture de la quincaillerie.

Nous avons dîné dans leur jardin le dernier soir. En fin de repas, mon père racontait à D comment un jour il avait klaxonné quatre grands coups en arrivant en voiture sur la place, devant le magasin, pour imiter le notaire, notre voisin, et comment Jacqueline, notre vendeuse, mise dans la confiance, était venue, telle la bonne du notaire, ouvrir largement et respectueusement la porte du garage à son quincaillier de patron. D riait de bon cœur. J'étais heureux de la voir rire, de penser que mon père lui faisait rire. Un peu avant la fin de l'histoire, j'ai tendu la main vers le visage de mon père pour retirer une miette de pain accrochée à la commissure de ses lèvres. Il s'est interrompu, immobilisé, et j'ai effleuré légèrement sa joue en chassant la miette.

Le lendemain, au moment du départ, j'ai pensé à la somme qui allait être virée sur mon compte, à la somme qui me resterait une fois les frais liés à l'appartement réglés, que cela allait me permettre d'adresser une lettre de non-recevoir aux demandes de l'assistant producteur : rajouter, aux côtés de mon petit héros, un

ennemi à combattre et une princesse à conquérir, rendre la narration moins complexe, être plus « détendu ». Avec cet argent, j'allais surtout pouvoir compléter mon salaire, pendant une année ou deux. J'ai entrepris d'entreprendre le récit autobiographique auquel je pensais depuis quelque temps, la mise à plat de ma vie de l'enfance au présent, dans l'ordre et au plus près de la vérité. Devant la maison, j'ai embrassé mon père, puis, soudain, lui ai caressé à nouveau la joue du dos de la main. Aussitôt après, pour trouver une excuse, je lui ai dit que sa barbe était piquante.

J'ai invité mes parents à venir passer quelques jours à Lille. Ils ne m'avaient pas rendu visite depuis dix ans. J'avais envie qu'ils voient l'appartement où nous vivions, nos livres, l'endroit où j'écrivais. Une fois, d'après-midi, mon père a voulu regarder la retransmission d'un match de football à la télévision. Le poste était à l'étage, nous l'avons descendu au salon. J'étais gêné par la présence de ce téléviseur, les cris des supporters, la voix des commentateurs. Je pensais que cela indisposait D aussi, elle m'a demandé de conserver mon calme. Il a regardé son match jusqu'au bout. Après, nous sommes allés dans un restaurant marocain tous les quatre. Il a trouvé le couscous bien meilleur que ceux qu'il avait mangés jusqu'à présent.

Le dernier soir, j'ai proposé à ma mère d'aller au cinéma dans la salle programmée par D. À ma grande surprise, mon père a émis le souhait de venir avec nous. Il n'était pas allé voir un film depuis quarante ans. Il a beaucoup ri aux pitreries de Charlot aux prises avec *Les Temps modernes*. Vers le milieu du film, je me suis penché en avant pour l'observer. Son regard était rivé à l'écran, ses lèvres entrouvertes. Sur son visage, une expression d'étonnement, proche de l'enfance. Le soir à table, D a parlé de ses entrées de la semaine, de la nécessité de faire une deuxième salle pour lutter contre la concurrence des grands circuits et bientôt la conversation a roulé sur les difficultés du petit commerce, de tout temps.

Pour mon récit autobiographique, j'ai sélectionné trois photos de la maison où j'ai passé une partie de mon enfance et mon adolescence. La première, tirée d'un livre consacré à l'histoire de notre petite ville, date d'une époque bien antérieure à notre arrivée. Au premier plan, un champ de foire, une prairie plantée de bornes en pierre soutenant des barres en métal, tordues la plupart sous la trop forte traction des animaux. Au deuxième plan, un cheval attelé à une carriole, broutant tranquillement. Au troisième plan, la maison. La porte est plus large que celle d'une habitation ordinaire. C'est un café à cette époque. Une seule fenêtre au rez-de-chaussée et trois à l'étage. Les volets en bois sont largement ouverts, les fenêtres aussi. Un lierre rachitique, enfin, court à mi-hauteur tout le long de la façade défraîchie. Seul souvenir de tout cela, les barres du champ de foire sur lesquelles j'ai marché en équilibre juste avant qu'elles ne soient arrachées.

Le cadre de la deuxième photo est plus serré. On aperçoit un petit morceau de macadam au premier plan. Au deuxième, le trottoir devant la maison. De la marchandise y est exposée, quatre scies à bois, deux escabeaux, six fourches, une brouette, deux bassins pour faire boire les vaches, de la chaîne pour les attacher et quelques bottes de fil de fer barbelé pour les enfermer. C'est vendredi, jour de marché. Ma mère et Jacqueline, la vendeuse, posent au troisième plan devant la porte de la quincaillerie. Une vitrine a été percée, une affiche placardée à l'intérieur pour annoncer la foire commerciale de Châtillon-sur-Sèvre. La petite ville changera de nom en 1965. Au-dessus de la vitrine, une enseigne lumineuse aux armes de la ville, des machines à laver Atlantic. Le « P. ROBIN Quincaillier » en fer forgé noir, scellé au fronton du magasin, dont quelques clients malins disent parfois qu'il n'y aura même pas besoin de le faire changer quand le magasin fiston prendra la suite, n'est pas dans le cadre. La fenêtre du rez-de-chaussée a été agrandie. Trois jardinières de fleurs sont posées sur son rebord. C'est notre salle à manger. À l'extrême droite de la photo

le garage voisin que mes parents ont racheté. Le portail en tôle est ouvert. Il a résonné tout au long de mon adolescence sous mes tirs au but. Jacqueline plisse les yeux. Peut-être est-ce l'été, les vacances scolaires. Peut-être ai-je aidé à sortir la marchandise. Peut-être suis-je le photographe.

Sur la troisième photo, prise un dimanche après-midi, la grande place, entièrement bitumée désormais, est déserte et le magasin fermé. Il a atteint sa surface définitive, occupe tout le rez-de-chaussée, y étale ses trois vitrines, à l'égal des plus prestigieuses de notre petite ville. Un store, destiné à protéger du soleil la marchandise exposée, court tout le long de la façade grise. Il est replié. À l'étage, les persiennes métalliques, qui ont remplacé depuis longtemps les vieux volets en bois, sont fermées. Les rideaux au-dessus de la baie vitrée de la salle à manger avec balcon construite de toutes pièces sur le garage au tout début des années soixante-dix, ultime transformation d'une habitation disposant maintenant de tout le confort moderne.

En ce plein été 1993, c'est un bien étrange malaise que fait remonter en moi cette dernière photo, avec son parking désert, sa façade grise, ses persiennes et rideaux clos, comme une menace.

Un souvenir. J'ai vingt-cinq ans environ, suis venu passer un week-end chez mes parents et salue, au cours d'une promenade, un copain d'enfance debout devant la maison des siens. Il se tient les mains croisées derrière le dos, porte aux pieds des charentaises et dit, en regardant le ciel, que le lendemain sûrement, le temps va virer à la pluie. Une fraction de seconde, je vois son père à sa place, mêmes mots, mêmes charentaises, même position. Je passe mon chemin, m'arrête un peu plus loin le cœur glacé d'effroi.

C'est cet effroi qui fait resurgir la troisième photo. Une envie de pleurer toute bête devant un grand danger. L'angoisse immense de rester planté là à jamais, comme le garçon aux charentaises, de ne pas être assez fort pour m'en sortir tout seul.

Mon père a de nouveau été hospitalisé à la fin 1993. La tumeur était réapparue, le cancer généralisait. Je suis venu trois week-ends de suite, partais directement de Paris, le jeudi soir, rentrais à Lille le samedi après-midi, lui téléphonais chaque jour le reste du temps. Un soir, il m'a parlé de son compagnon de chambre, dit qu'ils étaient comme des princes tous les deux. J'ai entendu le rire d'approbation du compagnon, au loin. Ensuite, il m'a demandé des nouvelles de mon travail à Paris, répétait tout ce que je disais, à destination du compagnon, ai-je compris soudain, quand il a voulu savoir si D et moi irions au prochain festival de Cannes.

Les fêtes de Noël s'achevaient. Mon séjour chez mes parents aussi. Avant mon départ, j'ai passé quelques instants avec mon père dans sa chambre. Il attendait des résultats d'analyses au courrier, m'a fait part de son inquiétude au sujet des séances de chimiothérapie que le chirurgien lui avait proposées. Lui ai conseillé d'accepter. Ensuite il m'a demandé si je comptais revenir et dans combien de temps. Bientôt, ai-je répondu. Il a secoué la tête, ça n'était pas la peine, il s'était affolé, il s'affolait toujours. Plus tard, de la voiture garée sous sa fenêtre, j'ai essayé de l'apercevoir à travers le voilage. J'ai fait un petit signe de la main, à tout hasard, puis j'ai attendu, une dizaine de secondes, et enclenché la vitesse, regret. À cet instant, il a écarté le rideau et fait un signe à son tour, en réponse au mien ou de sa propre initiative, je ne sais.

Je prenais de ses nouvelles deux fois par semaine. Parfois, il tenait l'écouteur pendant que ma mère m'expliquait. Un jour, c'est lui qui a décroché. J'ai dit : « C'est Patrice », mais pas très fort ou en articulant mal.

peut-être. Il a répondu, sur le ton pointu qu'il prenait pour parler au notaire ou au médecin : « Non, c'est ton père là », puis il m'a reconnu et s'est repris : « Enfin c'est ton père, c'est papa. »

Il suivait sa séance de chimiothérapie chaque mardi, ne souffrait pas, recommençait à aller au stade dimanche. Le printemps s'annonçait. Je raccrochais, provisoirement rassuré, et retournais à mon récit. Mon travail avançait lentement. J'ai acheté un ordinateur portable afin de pouvoir écrire aussi dans le train et à Paris.

Lors d'une visite chez mes parents, mon père est entré dans ma chambre un matin. J'écrivais. Il a regardé mon Mac, a voulu savoir si c'était la « machine » dont je lui avais parlé quelque temps plus tôt au téléphone. Je le lui ai confirmé, puis, parce qu'il restait près de moi immobile, j'ai interrompu mon travail pour lui expliquer le fonctionnement d'un ordinateur.

J'ai rêvé d'une grande maison, un endroit luxueux aux murs peints dans les tons dorés. Dans une immense salle, il y avait deux lits superposés. Mon père descendait du plus élevé puis venait vers moi. Je le prenais dans mes bras, peut-être pleurait-il, je lui disais que j'allais l'aider à passer ce cap difficile. Il devenait un enfant, me faisait confiance.

Au début de l'été 1994, comme chaque été, nous avons fait une halte chez mes parents sur la route de l'océan, pour les embrasser et prendre notre matériel de camping entreposé dans leur sous-sol. Le matin de notre départ, au bout d'une dizaine de kilomètres, j'ai aperçu, dans notre rétroviseur, une voiture qui faisait des appels de phares, ralenti, reconnu celle de mes parents et mon père au volant. Je me suis arrêté dès que possible. Mon père a fait de même. Un instant plus tard, il m'a tendu notre parasol que nous avions oublié. Il était légèrement essoufflé. Je l'ai remercié. Nous avons repris chacun notre chemin, en sens opposé, sur la départementale. Pendant quelques centaines de mètres, j'ai roulé lentement, regardant sa voiture s'éloigner dans le rétroviseur.

Lors de notre second passage à la fin août, je suis allé le voir, un soir, dans sa chambre. C'était un mardi, il revenait de sa séance de chimiothérapie, se sentait fatigué, sans appétit. Je me suis assis près de lui. Il était étendu dans son lit, regardait fixement le plafond. Je ne savais trop quoi lui dire au sujet de sa maladie, il ne la nommait jamais. Seule sa résistance au traitement lui importait. Il était fier de ne pas avoir de malaise, de ne pas perdre ses cheveux. Il n'a parlé que de cela une demi-heure durant, puis s'est endormi.

Un matin, j'ai su que j'arriverais au bout de mon récit, qu'il s'achèverait par cette demi-heure avec mon père, notre silence à la fin, ma main posée sur son épaule.

- [Using Technology to Sell: Tactics to Ratchet Up Results pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [The Practical Spinner's Guide: Rare Luxury Fibers online](#)
- [One Dance With a Duke \(The Stud Club, Book 1\) online](#)
- [read online The Devil in Love \(Dedalus European Classics\)](#)
- [download online Midnight in the Garden of Good and Evil pdf, azw \(kindle\)](#)
- [Historical Materialism and Social Evolution pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://paulbussman.com/ebooks/Using-Technology-to-Sell--Tactics-to-Ratchet-Up-Results.pdf>
- <http://dpsam.org.my/freebooks/Theorising-Democide--Why-and-How-Democracies-Fail.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/Pheromones-and-Animal-Behavior--Chemical-Signals-and-Signatures--2nd-Edition-.pdf>
- <http://www.wybohaas.com/freebooks/The-Hunt-for-the-Dawn-Monkey--Unearthing-the-Origins-of-Monkeys--Apes--and-Humans.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/Midnight-in-the-Garden-of-Good-and-Evil.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/To-The-Gate-of-Hell--The-Memoir-of-a-Panzer-Crewman.pdf>